

LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE,

VINGT ANS AVANT CHRISTOPHE COLOMB,

Par Sofus LARSEN, Dr. Phil.

Directeur de la Bibliothèque de l'Université de Copenhague

Les documents, que le passé nous a laissés au sujet d'un événement, nous permettent rarement de nous former une idée précise de ce qui s'est passé réellement. Une très grande partie des matériaux de l'histoire consiste en morceaux détachés et fragmentaires. Sans doute chacun de ces fragments nous fournit des informations, mais il renferme aussi des inexactitudes et des problèmes qui restent à résoudre. Des matériaux de cette espèce ressemblent à ceux d'un kaléidoscope : chaque fois qu'un savant les met en jeu, une image nouvelle est obtenue, mais une seule de ces images est vraiment correcte. Dans de semblables conditions, il est souvent impossible de donner une démonstration exacte de ce qu'on avance.

Toutefois, si les débris d'une poterie s'adaptent bien les uns aux autres, on en peut conclure qu'ils ont formé autrefois une unité parfaite. Si quelques récits historiques fragmentaires, à un certain point de vue, forment une unité homogène, la description de l'événement en question, obtenue en les rassemblant, doit correspondre à la réalité. En prenant pour base cette conception, je vais donner un résumé de recherches susceptibles de démontrer, indubitablement, que le continent de l'Amérique du Nord a été découvert par une expédition envoyée par Christian Ier, roi de Danemark, vingt ans avant que Christophe Colomb ne vînt planter le drapeau de la Castille sur la côte de Guanahani.

Sans doute, il peut paraître extraordinaire que l'on ne trouve pas trace de cet événement capital dans les traditions du Danemark ; mais, à l'époque en question, on le sait, les traditions étaient insuffisantes et fragmentaires, et, en ce qui concerne notre problème, il est évident que plusieurs documents, qui seraient de la plus grande importance pour nous, ont été perdus. Je ne crois pas que cette circonstance soit la seule cause du silence gardé au sujet de ces événements dans l'histoire des pays du Nord. Il est beaucoup plus vraisemblable que ce grand exploit naval n'a fait aucune sensation en Scandinavie, qui s'intéressait alors à d'autres questions et ne rêvait, en aucune manière, à ouvrir des voies nouvelles de l'empire du prêtre-roi Jean - et qu'il croyait à la réalité du royaume fantastique et lointain de l'Orient, que l'auteur en question feignait d'avoir visité lui-même. Il n'y a pas lieu de s'en étonner, car au xve siècle Mandevil n'avait pas encore été reconnu comme étant le Münchhausen qu'il était en réalité ; il était considéré comme une des autorités les plus indiscutables en géographie. Jusqu'à un certain point, Mandevil nous donne la clef d'une interprétation des actions de l'Infant. Je dis expressément : jusqu'à un certain point. Car l'idéal du prince Henri n'était pas seulement empreint d'un enthousiasme ardent pour la cause de la foi ; il était aussi celui d'un politicien pratique à l'œil ouvert sur les avantages immenses qu'une communication directe avec l'orient pouvait apporter à ses compatriotes. A cet égard, il ressemble tout à fait à ses contemporains, et par son intelligence il les surpassait tous. Il avait bien idée que l'entretien des relations commerciales était une condition nécessaire pour la réalisation des idéals de la foi. On le voit clairement dans la manière systématique dont il sut exploiter sans oublier son intérêt principal toute chance économique à l'occasion de ses travaux difficiles et longs de préparation.

Un des plus grands dangers qui menaçaient ses projets d'exploration était naturellement la concurrence étrangère. C'est pour cela qu'il lui fallait conserver secrets tous les résultats obtenus avec tant de difficulté.

Aucun étranger ne fut autorisé à prendre part à ces expéditions. Rien ne fut publié, ni les récits des voyages par mer, ni les expériences acquises. Tout fut conservé dans les archives de l'Infant à Sagres, où se trouvait une liste complète de plus de cinquante expéditions qu'il avait envoyées le long de la côte d'Afrique. L'Infant avait été le tuteur du jeune Affonso V, qui allait devenir son successeur comme explorateur, et, à la demande de ce Roi, Gomez Eannes Azurara, historien, et plus tard directeur des archives de l'état du Portugal, rédigea un rapport des expéditions faites jusqu'à l'an 1448, cette année y comprise. La mise au net fut terminée le 2 janvier 1453 par le secrétaire du roi, et sans aucun doute, aucune autre copie n'en fut faite que celle destinée exclusivement à l'usage du roi Affonso lui-même. Ce mémoire est en

général un extrait du mémoire de Cerveira augmenté de quelques informations particulières d'origine différente. Par une circonstance heureuse, ce trésor unique nous a été conservé; actuellement il se trouve à la Bibliothèque Nationale de Paris. On ne peut qu'affirmer que le récit d'Azurara est un hommage grandiose rendu à l'énergie infatigable avec laquelle l'Infant, année par année, marcha vers son but en faisant lentement de ses compatriotes les marins les plus hardis et les plus habiles de ce temps.

Vers la fin de ce livre, parmi les récits des événements de l'an 1448, nous trouvons un rapport qui surprend aussitôt tout Danois. E Azurara nous raconte qu'un gentilhomme danois, au service du roi Christoffer, qui s'appelait Vallarte (en danois Wollert, sans doute le prénom de cet homme) se rendit à la cour de Sagres, où il fut reçu d'une manière fort aimable, et qu'il fut institué chef d'une expédition vers le Sénégal. Il serait bien étonnant qu'un gentilhomme danois de ce temps se fût rendu spontanément à la cour de l'Infant à Sagres; mais il serait encore plus paradoxal que l'Infant, qui excluait, par principe, tout étranger de ses expéditions, eût nommé ce Danois chef d'une expédition en lui donnant des pouvoirs importants. Azurara ne nous donne aucun renseignement sur la genèse de cette affaire, sans doute parce que sa source, c'est-à-dire le mémoire de Cerveira, ne renfermait qu'un résumé des rapports sur les expéditions et rien sur leurs préparations diplomatiques. Pour moi il est bien clair que ce rapport, dont on ne peut mettre en doute la vérité en aucune manière, doit être complété par un chapitre dont nous ignorons les détails, mais qui traitait des premiers essais de l'Infant pour se mettre en rapport direct avec les souverains des pays du nord. Vraisemblablement il y avait pensé à une époque antérieure à celle dont nous parlons ici, c'est-à-dire aux jours d'Erich de Pomeranie. Nous savons que Phillippa femme d'Erich, et Henri le Navigateur étaient cousins germain.

En 1424 le souverain des pays du Nord séjournait à la cour de l'empereur Sigismund à Ofen, et il fit là la connaissance de l'Infant Don Pedro, frère aîné d'Henri le Navigateur, alors au service de l'empereur, et qui, pendant son long séjour à l'étranger, acquit de nombreux livres géographiques pour son frère. On peut donc supposer que les entretiens de ces deux princes parents se sont portés sur l'intérêt de l'Infant Henri pour les études géographiques. Le roi Erich, nous le savons s'y intéressait non moins. Sur sa demande, Cl. Clavus, géographe, savant danois, avait préparé, à cette époque, la deuxième édition de son livre sur les pays du Nord qui fit impression sur les cercles instruits du temps.

En conséquence, il eût été singulier que le roi Erich n'eût pas pris le soin de remettre un exemplaire de cet ouvrage, dû à son initiative, entre les mains de son savant parent du Portugal.

Grâce à cet ouvrage, écrit par un savant, qui faisait la description en témoin oculaire de ces pays nouveaux, inconnus à cette époque dans l'Europe méridionale, il eut la confirmation de la vérité de l'assertion de Mandevil au sujet de la possibilité d'aller par mer de l'Asie orientale en Norvège, et cela ne paraissait plus impossible.

On peut se représenter la valeur d'une telle information pour un homme ayant les qualités de l'Infant. Alors que ses équipages s'étaient exténués pendant de longues années à faire un effort dépourvu d'espoir pour parvenir aux terres promises de l'Orient par la route du sud et le long de la côte infinie de l'Afrique, la route vers le nord apparaissait comme étant peut-être déjà ouverte et il avait ainsi la solution rapide et facile de son problème, à la condition toutefois d'instituer une entente cordiale avec les souverains, monarques de ces mers et pays du Nord.

En se basant sur les mêmes données, chères à l'Infant, tout autre que lui aurait saisi cette chance des deux mains, et sans aucun doute l'Infant n'eut garde de le faire. **La manière la plus facile de réussir était tout naturellement d'engager le roi du Nord à envoyer une expédition exploratrice dans les mers du Nord, afin d'examiner les choses et de faire accompagner l'expédition par un homme de confiance, et, comme on le sait, il y réussit pleinement.**

Dans ce but il lui fallait d'abord offrir aux Danois une chance semblable en invitant d'une manière honorable le roi scandinave en question à faire participer un de ses hommes de choix à une expédition portugaise. La participation de Vallarte à l'expédition vers le Sénégal, au temps du roi Christoffer, est la réalisation de ce plan et cet exemple fut suivi plus tard quand un nouveau roi, **Christian Ier, monta sur le trône des empires du Nord**. A cet égard nous pouvons signaler un document original en qualité de témoignage, fragment isolé, qui nous reste de toute une correspondance. **Ce document consiste dans une lettre de recommandation de la part du roi Affonso V au roi Christian Ier en faveur du héraut d'armes Laaland, qui avait été invité à faire partie d'une expédition pour l'Alcazar organisée par l'Infant à la fin de sa vie.** Dans cette guerre, Laaland s'était conduit en héros et le roi de Portugal l'avait fait chevalier; il demandait pour lui des faveurs nouvelles à son souverain. Cette lettre est datée du 11 juillet 1461. A cette époque, le vieil Infant avait déjà fermé ses yeux pour l'éternité depuis plusieurs mois (le 13 novembre 1460), mais le jeune roi de Portugal, le fils de son frère, avait continué les recherches de l'Infant en étendant le champ des découvertes, et comme nous allons le voir, il avait aussi obtenu un résultat notable de la politique scandinave de l'Infant. Sur un vieux globe, actuellement à Zerbst, daté de l'an 1537 et dressé par Gemma Frisius, mathématicien, et Gerhard Mercator, cartographe, les plus célèbres savants géographes du temps de la Renaissance, nous trouvons le premier témoignage de ces résultats. Sur ce document intéressant et vénérable de la géographie du passé, nous trouvons beaucoup de détails qui méritent une étude approfondie. D'importance pour nous est surtout la représentation des régions arctiques de l'Amérique du Nord, reproduite excellemment par **A. A. Bjoernbo, savant danois** défunt, dans « Cartographia Groenlandica » (Meddelelser om Groenland, tome 48). Nous voyons là la représentation des résultats obtenus par une expédition exploratrice très remarquable, et tirés d'une source inconnue de nous. Sur cette partie on a dessiné un détroit vaste qui pénètre dans les régions arctiques. Au milieu du détroit on lit : « Fretum arcticum sive trium fratrum, per quod Lusitani ad Orientem & ad Indos & ad Moluccas navigare conati sunt ».

Sur la côte boréale de ce détroit et à l'ouest de quelques noms portugais altérés, marqués vers le Groenland, on lit l'inscription suivante :

« **Quij populi ad quos Joannes Scolvús Danus pervenit circa annum 1476** ».

Sans aucun doute, les deux inscriptions ont trait à la même expédition, et elles doivent avoir pour origine la même source, ce que démontrent aussi les faits, que je vais indiquer plus loin. Gemma Frisius et Mercator en avaient connaissance de seconde main ; ils les avaient tirées d'un vieux rapport de voyage provenant d'une expédition aux régions arctiques de l'Amérique du Nord, à laquelle avaient pris part et des Danois et des Portugais. Les noms portugais altérés portent à croire que ce rapport avait été écrit en Portugais.

Voilà donc tout ce que nous fournissent, et pas plus, les indications données par ces deux savants ; ces indications n'ont pas été estimées à leur juste valeur par les hommes de leur temps. Fort heureusement, comme nous l'avons déjà dit, ces informations peuvent être complétées par d'autres dont l'origine, d'ailleurs, est sans doute la même.

A M. Louis Bobé, auteur de grand mérite d'études historiques danoises sur le Groenland, nous devons la connaissance d'informations qui sont les plus importantes sans doute de toutes celles qui nous ont été conservées. Ce savant a trouvé dans les archives d'Etat du Danemark et publié une lettre adressée au roi Christian III par Karsten Grib, bourgmestre de Kiel, et datée du 3 mars 1551 .

En outre de ses autres emplois, Karsten Grib avait occupé sans doute une position de chargé d'affaires pour les achats du roi en livres, cartes, etc... A la suite d'un avis de libraire probablement, il relate au roi, dans une note en bas-allemand, que l'on vient de publier en 1551 à Paris une carte des colonies boréales de l'empire danois, l'Islande et le Groenland ; cette carte, qui se divise en plusieurs sections, établit que l'Islande est deux fois plus grande que la Sicile et aussi que **les deux amiraux (« Skippere » - capitaines - désignation d'un amiral de ce temps) Pining et Pothorst, envoyés pour explorer les parages arctiques par le roi Christian Ier, à la demande du roi de Portugal, avaient fait dresser sur le rocher Hvitsaerk, en face de Snefjelsjokull en Islande - et par conséquent sur la côte orientale du Groenland - une grande balise et qu'ils avaient eu à soutenir des combats violents contre les Esquimaux ou pirates groenlandais, qui dans leurs petits canots sans carènes (kajaks) avaient assailli les bateaux des Européens.** Le récit, tiré de ces feuilles cartographiques de 1551 et concernant quelques résultats obtenus par cette expédition, diffère des données de Mercator; mais il n'y a pas de doute, comme nous allons le voir plus loin, qu'il s'agit de la même entreprise, et que la lettre de Karsten Grib nous confirme que l'expédition en question a été ordonnée par le roi Christian Ier à la demande du roi de Portugal.

Par conséquent, il faut regarder l'envoi de cette expédition comme une réplique du Danemark aux politesses particulières du gouvernement portugais pendant les années précédentes, en d'autres termes, comme un résultat de la politique Scandinave de l'Infant.

Les autres documents relatifs à cette expédition, fragmentaires et isolés, que nous possédons encore, traitent presque uniquement de l'épisode de l'Amérique. Il est bien naturel que cette fleur remarquable du bouquet se soit attiré une attention méritée. Ces récits sont du reste très nombreux. Malheureusement, il est bien certain qu'aucun de ceux-ci n'a été tiré directement de la source originale, probablement portugaise. Ils portent l'empreinte de plusieurs phases subies par eux avant de parvenir à leur phase finale; ils n'ont pas du tout pour origine la même source secondaire, et plusieurs de ces récits contiennent des détails nouveaux ou des erreurs spéciales, dues à leurs avatars. Je vais indiquer les plus importants selon leur ordre chronologique :

Le premier de ces témoignages se trouve dans un document anglais de 1575, cité par le docteur Frithiof Nansen, qui semble avoir la même base que les données du vieux globe de Mercator. Son contenu est le suivant : « Ce passage s'appelle la Mer Étroite ou le Déroit des Trois Frères, où l'on ne rencontre habituellement pas de glaces, en aucune saison de l'année, en raison du courant violent allant d'une mer à l'autre. Johannes Scolus, pilote danois, est parvenu à la côte nord de ce passage ». Le déroit, dont on trouve ici une description, est sans doute le même que celui du globe de Mercator ou « Fretum Arcticum » (détroit boréal), et la désignation de « Mer étroite » (the narrow sea) vient sans doute d'une traduction fautive du texte latin. L'inscription était celle-ci : « Fretum Arcticum, sive Trium Fratrum », mais au lieu d'« arcticum » (boréal) le traducteur a lu « arctum » (étroit). Il est tout à fait impossible de décider si l'assertion que l'on ne trouve jamais de glaces dans ce déroit est une invention propre à l'auteur ou si elle se trouvait aussi dans le document original. Si nous devons cette assertion au document original, elle est importante, car dans ce cas il faudrait chercher ce passage plus loin vers le sud, et peut-être l'identifier avec l'embouchure du fleuve le Saint-Laurent.

Le document suivant se trouve dans le livre de Cornelius Wytfliet : « Descriptions Ptolemaicae augmentum », Lovaniae, 1597. Ici on lit ce qui suit, en traduction : « L'homme à qui nous devons ensuite l'honneur de la découverte de cette région est Johannes Scolvus, Polonais, qui en l'année 1476 du salut, passa de l'autre côté de la Norvège, du Groenland et de la Friesland (Islande), sous le cercle polaire même, et pénétra dans ce déroit pour parvenir au Labrador et à l'Estotiland ». Cette version, comme la précédente-, est sans doute partiellement altérée. De Scolvus, le nom donné à cet homme dans les sources les plus anciennes et sans doute avec raison, on a fait Scolvus, et de pilotus (pilote), premier officier de vaisseau, sa désignation correcte dans la source anglaise, on a fait Polonus. Gustav Storm a déjà attiré l'attention sur cette erreur et il l'a corrigée également. On trouve aussi chez Wytfliet trace des fables fantastiques des Zeniens, que la science a mis beaucoup de temps à situer et à apprécier à leur juste valeur. L'information due à ce récit, à savoir que cette expédition concernait aussi l'Islande et le Groenland et non pas seulement l'Amérique est de grande importance pour nous.

Enfin il faut faire mention du livre : « Ulyssea sive studiosus peregrinane », Lugduni Batavorum, 1671, par Georg Horn. Ici on lit : « Johannes Scolnus, polonus, auspiciis Christiani I. Regis Danie, fretum Anian et terram Laboratoris detexit anno 1476 ». **En traduction : « Johannes Scolnus, polonais, au service du roi Christian Ier, découvre en 1476 le détroit d' Anian et la terre de Labrador »**. Je ne m'arrêterai pas à l'altération « Scolnus Polonus » ; comme je viens de le dire, il s'agit ici seulement d'une faute de lecture. La désignation « Fretum Anian » était le nom que l'on donnait au XVI^e siècle au Détroit, existant seulement dans l'imagination des auteurs, et désigné dans les sources plus anciennes comme Fretum Trium Fratrum. Il est aussi d'importance, que **l'exploit de Scolvus ici est expressément rapporté au roi Christian Ier et à l'an 1476**.

Il résulte de là, comme je viens de le dire, que la découverte du détroit « Fretum arcticum » et la visite chez le peuple de Quij sont dus à la même expédition, envoyée par le roi Christian, à la demande du roi de Portugal. Il faut aussi remarquer que l'on signale le Labrador dans les deux textes. De cette manière, on peut préciser un des rivages atteints par cette expédition. Le nom de Labrador est aussi un mot portugais, et pour mon compte il me semble très vraisemblable que la terre en question ait dû son nom à cette expédition. D'ailleurs, comme nous allons le voir plus loin, les sources portugaises affirment que l'expédition en question devait avoir atteint ces régions.

C'est peut-être avec étonnement que ceux de mes lecteurs, qui sont au courant de ces questions, m'ont vu omettre jusqu'ici la mention d'une source des plus importantes en ce qui concerne ce sujet, c'est-à-dire celle d'Olaus Magnus, historien célèbre et dernier archevêque catholique de la Suède. La cause en est que ce n'est qu'après avoir considéré tous les renseignements trouvés d'autre part qu'on peut bien apprécier ses relations sur cette vieille question, qu'il connaissait sans doute mieux que toute autre personne. Olaus et Johannes, son frère, pendant quelque temps chargé d'affaires de Gustav Wasa à la cour du Pape, et prédécesseur d'Olaus comme archevêque, s'intéressaient beaucoup à l'histoire et surtout à celle de la Scandinavie. Pendant sa jeunesse, Olaus avait fait de longs voyages dans sa patrie et dans certaines régions de la Norvège, et il avait acquis des connaissances exactes sur la situation culturelle de la Scandinavie. Toutefois il n'avait jamais visité ni l'Islande, ni le Groenland, et ses connaissances de ces pays, tributaires de la Norvège depuis les anciens temps, se limitent à ce qu'il avait pu lire dans le livré de Saxe et peut-être aussi dans celui de Clavus. La tradition ancienne scandinave restait pour lui un livre fermé. En 1524, il quitta pour toujours la Scandinavie et passa le reste de sa longue existence dans les régions orientales de l'Allemagne du Nord et en Italie. La lecture d'un livre, publié en 1532 par Jacob Ziegler, humaniste fort estimé et célèbre de ce temps, nous permet d'apprécier assez exactement les connaissances d'Olaus et celles de Johannes, son frère, sur l'Islande et le Groenland.

Les deux frères restaient toujours en collaboration. Le livre en question contient une description, accompagnée de cartes, de l'Égypte, de quelques pays de l'Asie occidentale et de la Scandia, c'est-à-dire : la Scandinavie avec la Finlande, la Laponie, l'Islande et le Groenland. Pendant les années troublées 1522-23, Ziegler avait séjourné à Rome où il se trouvait en relation intime avec plusieurs hauts ecclésiastiques des pays du Nord : Erik Valkendorf, Olaf Englebrechtsen, Pierre, évêque de Vesterås, et Johannes Magnus. Avec celui-ci, il était en collaboration intime pour les études cartographiques. Il affirme lui-même avoir emprunté à ces auteurs tout ce qu'il sait de la Scandia. Peut-être doit-on ajouter qu'Erik Valkendorf a été sans doute une de ses sources les plus importantes, et que Ziegler doit aussi avoir mis du désordre dans les faits en rapportant au Groenland ce qui concerne l'Islande et inversement.

En effet, minimes sont les données sur l'Islande et le Groenland, basées sur ces informations, et ces données sont presque (sans exception inexactes. Certes on n'avait pas voulu lui faire adopter des fables ; mais ces hauts ecclésiastiques eux-mêmes n'en savaient pas plus. On ne trouve là aucune information utile et la représentation cartographique de l'Islande, émanée sans doute de Johannes Magnus, nous présente l'image d'une île très oblongue dans la direction nord-sud. Il n'y a pas lieu de s'étonner de la faiblesse des connaissances des prélats de la Norvège de cette époque, en ce qui concerne des pays assujettis à la Norvège ; il n'y a rien là de nouveau et des constatations de ce genre ne sont pas rares ailleurs.

Aussi faut-il s'étonner beaucoup plus de voir en 1539 - un peu plus tard - Olaus Magnus en possession de connaissances vraiment importantes de ces territoires, connaissances qui doivent avoir pour appui des observations oculaires. Dans cette même année - en 1539 - il publiait à Venise, avec une subvention du patriarche, la « Carta Marina », son chef-d'œuvre célèbre, qui, malgré une série d'erreurs graves, nous fournit une description très intéressante de la côte orientale du Groenland et de la côte ouest de l'Islande avec ses environs. De même, cette carte contient toute une série de noms des localités de la côte ouest, qui pour une grande partie sont très faciles à identifier ; il nous donne aussi une description vivante de la culture des habitants de cette île, qui s'accorde très bien avec tout ce que nous savons autrement de la vie de cette île à cette époque. Sans doute l'auteur de cette description a tout vu de ses yeux ; mais l'auteur original n'est pas Olaus Magnus, qui n'a jamais mis le pied dans cette île. Il n'a pas tiré non plus ses connaissances des contes des marchands hanséatiques, car le récit donné par lui des actions et de la conduite de ces pirates est si sévère et tellement dépourvu de sympathie, qu'il ne peut pas avoir cherché à se renseigner près de ces hommes eux-mêmes. Une personne, née dans l'Islande, ne saurait non plus les avoir fournis, car une telle personne n'aurait pas porté son attention sur les choses telles qu'il nous les rapporte. Non, cette description de l'Islande et de ses habitants est due à un étranger bon observateur ayant l'œil ouvert sur les singularités de la situation. Outre cette carte, qui contient aussi une explication courte en latin, Olaus a aussi publié - pour plus de clarté - deux descriptions en italien et en bas-allemand, actuellement des raretés littéraires de premier ordre. Dans son grand livre « Historia de gentibus septentrionalibus » de 1555, on trouve encore quelques notions complémentaires. Or, de quelle source peut-il avoir tiré toutes ces richesses abondantes ?

Il se rendait bien compte personnellement de la notoriété qu'il avait acquise dans la science géographique des pays Scandinaves et de l'importance de ses descriptions et de sa carte aux yeux des membres des cercles intellectuels de son temps. De temps en temps, il donnait à ses amis catholiques quelques informations à mots couverts ou sybillins, mais tout naturellement il les présentait comme ses propres connaissances en omettant d'en indiquer la vraie source. Dans la lettre de Carsten Grib au roi Christian III, trouvée et mise au jour par le docteur Bobé, nous trouvons en réalité la solution de ce problème. Si nous faisons la comparaison entre la teneur de cette lettre et la description donnée par Olaus, nous voyons que toutes les informations de cette lettre se retrouvent textuellement dans Olaus et pas ailleurs. Lui aussi nous informe que l'Islande est deux fois plus grande que la Sicile (en réalité elle doit être quatre fois plus grande), et il fait aussi mention de la balise dressée par Pining et Pothorst sur le rocher H vitsaerk au Groenland (il la désigne sous le nom de boussole). Enfin, il parle aussi des assauts des bateaux européens par des Esquimaux dans leurs canots. Comme la Carta Marina a été publiée en 1539, et la carte, dont parle Grib, en 1551, on a cru pouvoir conclure que les informations de cette dernière carte dérivait de celle d'Olaus, ce qui est impossible, car manifestement Olaus n'a pas raconté que Pining et Pothorst avaient été envoyés en expédition par le roi Christian Ier à la demande du roi de Portugal. De même il n'a pas signalé le « Snefjelsjokull, qui n'est pas indiqué sur sa carte d'Islande.

En d'autres termes, les deux auteurs ont tiré leurs connaissances d'une même source, mais Olaus semble avoir pris à cœur de puiser à la vieille source portugaise uniquement pour l'Islande et le Groenland ; et en le faisant, il nous a conservé une partie importante d'un document unique. Autant qu'il l'a pu, il a effacé les traces de cette source, mais incidemment il se trahit lui-même, par exemple quand il raconte les tempêtes violentes qu'ont subies les Portugais sur la côte est du Groenland. Comme illustration, il donne une image représentant l'échouage des bateaux et sur celle-ci on voit aussi des bois flottants que l'on trouve le long de la côte est de Groenland et mentionnés sans doute dans le document original. C'est pour nous une démonstration évidente du séjour des Portugais sur la côte orientale du Groenland. Il s'agit d'un détail qu'on ne songe à signaler que si on l'a vu de ses propres yeux.

Quant à ces choses nous pouvons donc ainsi conclure, en ce qui concerne les œuvres d'Olaus ; mais ses communications orales à Lopez de Gomara nous en donnent une confirmation nouvelle. Elles nous démontrent que non seulement l'Islande et le Groenland, mais aussi l'exploit de Scolvus allant en expédition vers les pays éloignés et inconnus situés au Nord-Ouest, avaient été mentionnés dans le document - le vieux récit du voyage portugais - d'où il a tiré ses renseignements. Ici, j'ometts tout ce qu'il raconte à Gomara sur l'Islande et le Groenland, puisque cela ne nous intéresse pas directement. Les points d'importance pour nous sont les suivants, en traduction :

« Ici (c'est-à-dire au Labrador) se sont rendus aussi des hommes de Norvège commandés par Juan Scolvus, capitaine, et aussi des Anglais sous le commandement de Sébastien Gaboto ». Ici, on confond – comme on le voit - Terre-Neuve » et « Labrador ». Plus loin on lit : « Aussi les anglais et les danois ont fait voyages vers le Bacalhao » (pays des morues, dans les parages voisins de Terre-Neuve). Enfin, j'ajouterais un passage du livre de Gomara où il fait allusion au texte original : « Maintenant, dit Gomara, on est en possession de beaucoup de connaissance et d'expérience pour faire la navigation entre la Norvège et le passage au-dessous du pôle afin de continuer le long de la côte jusqu'en Chine. Olaus Godo (Olaus Magnus) nous parlait beaucoup de cette voie de navigation ».

Sans aucun doute, il s'agit d'indications sur la possibilité de naviguer à partir de la Norvège au-dessous du pôle Nord et plus loin vers la Chine (par le Fretum Arcticum), que Gomara a obtenues de la part d'Olaus, car le voyage fait par Scolvus au service du roi de Danemark à partir de la Norvège et de l'autre côté du Groenland vers les parages inconnus du nord-ouest est le seul voyage de découverte de ce temps parti de la Norvège ou du Groenland dans la direction indiquée.

De ces données nous tirons la conclusion que Scolvus est né en Norvège et que ce fait a été expressément établi dans les sources auxquelles Olaus a puisé. Peut-être aussi les hommes de Pining et Pothorst étaient-ils aussi norvégiens. Du reste, le nom du pilote (Scolvus) nous indique son extraction norvégienne. Vraisemblablement son nom a été Jon Scolp, en norvégien Scolp étant un homme originaire du rivage de la mer et des lieux propres à la pêche de la Terre du Nord.

Il serait extrêmement intéressant de connaître le nom du Portugais éminent qui prit part à l'expédition de Pining et Pothorst, et que nous devons considérer comme l'auteur de la description frappante et vive du séjour à bord des bateaux danois pendant ce voyage fantastique.

Tout naturellement nous avons les plus grandes chances de le trouver dans l'histoire du Portugal, et là ses actions ont laissé également des traces ; mais, comme on devait s'y attendre, elles sont faibles.

A juste raison, les Portugais avaient l'habitude de conserver secrets les rapports des découvertes faites. Plus tard on les connut par bribes copiées ou en extraits. C'étaient surtout des Italiens, à cette époque aussi nombreux à Lisbonne que les mouches sur un morceau de sucre, qui ont su se procurer des renseignements de cette espèce et souvent d'une manière très singulière. L'auteur même ne les intéressait point, ils étaient pratiques et sans goûts littéraires. C'est pourquoi nous ne pouvons pas nous attendre à tirer le nom de l'auteur de ces récits de voyage.

Mais les indications de ce genre peuvent avoir passé de la tradition vivante de ce temps dans l'histoire. Là il faut les chercher et les retrouver.

On sait, comme le raconte le père Antonio Gordeyro dans son livre sur les Açores ; « Historia Insulana », que Donna Brites, en qualité de tutrice de son fils mineur, fit partager le gouvernement de Terceira devenu vacant après la mort

de Iacome de Bruges, en attribuant celui d' Angra à João Vaz Cortereal et celui de Praga à Alvaro Martins Homem, Le motif de cette faveur était, nous dit Cordeyro, que ces deux hommes « por mandado del rey do Portugal » (par mandat du roi de Portugal) avaient entrepris une expédition à l'occasion de laquelle ils avaient découvert la « Terra do Bacalhao », « le pays des Morues », la désignation de ce temps pour les parages riches en poissons aux environs de Terre-Neuve et du Labrador.

Pour démontrer la vérité de cette communication, Cordeyro affirme avoir vu de ses propres yeux, dans un vieux registre à Angra, une copie de l'acte de donation faite à João Vaz, Ce registre se trouve encore dans les archives de l'état du Portugal (Torre do tombo), - Cordeyro a commis une petite erreur, du reste assez pardonnable, au sujet de la date - en réalité l'acte en question est du 17/2 1474. Il faut noter que Cordeyro a bien vérifié et déterminé l'année d'un événement appartenant aux vieilles traditions de famille de Terceira et au moyen d'un vieux document, c'est son grand mérite. Il déclare aussi n'avoir pas vu l'acte de donation au nom d'Homem, mais il sait qu'il se trouve dans les registres de Praga. Cet acte se trouve encore là, en effet, et s'il l'avait vu, il lui aurait paru évident sans doute qu'Homem n'avait pas obtenu son emploi pour la cause qu'il indique, mais bien parce qu'il avait déjà auparavant occupé une situation semblable, mais secondaire, dans cette île de Terceira. Quant à Cortereal, il ne faut pas douter de la vérité de la tradition.

Elle est aussi affirmée par une autre source bien vieille, c'est-à-dire par l'auteur Fructuoso dans son livre : « Saudades da Terra » de 1590. On trouve chez Fructuoso plusieurs versions différentes, ce qu'il n'essaie pas de cacher, car il n'est pas historien, dans le vrai sens du mot, mais plutôt un compilateur de vieilles traditions.

Ce n'est pas seulement par les milieux aristocratiques de Terceira, mais aussi par les cartographes portugais du XVI^e siècle que cette tradition est connue. Dans une mappemonde de 1534 et l'Atlas de Vaz Durado nous trouvons sur les cartes des régions de Terre-Neuve et du Labrador plusieurs localités nommées d'après João Vaz. Dans les milieux compétents de cette époque, on avait sans doute connu les exploits de cet homme et désiré en immortaliser le souvenir par des noms de lieux. On sait aussi avec certitude qu'une expédition portugaise indépendante vers ces parages et commandée par João Vaz n'a jamais été organisée. La tradition ne nous en dit rien du tout. Elle nous raconte seulement qu'il est parti sur la demande de son roi et qu'il a découvert à l'occasion de ce voyage la « Terra do Bacalhao ». Par contre, nous savons bien et dûment que le roi Alfonso a engagé le roi Christian Ier à envoyer une expédition qui est parvenue jusqu'à ces parages mêmes.

C'est pourquoi, d'après moi, on ne peut pas douter que l'expédition à laquelle a pris part Cortereal, et dont il a laissé une description était celle qui fut organisée par Christian Ier : Cortereal se trouvait en qualité d'hôte à bord des bateaux danois, comme l'avait été Vallarte, avant lui à bord de ceux de l'Infant. Le récit vivant et intéressant de cette expédition, dont il nous reste seulement quelques fragments, doit être dû à lui et pas à d'autres.

Une seule difficulté nous reste à résoudre : partout où l'on indique une date, l'expédition de Christian Ier est donnée comme étant de 146 ou de 1476 environ, alors qu'elle doit, en réalité, avoir eu lieu en 1472 ou 1473, car c'est en 1474 que Cortereal a reçu la récompense de son exploit.

Tout naturellement il a été impossible à Cortereal de remettre son rapport immédiatement au roi. La situation difficile de Terceira sans doute a pris beaucoup de son temps, et il est très vraisemblable qu'il n'avait pas terminé sa rédaction avant 1476. On peut supposer que l'indication de cette année 1476 se trouvait soit dans la préface, soit dans la dédicace ou avec la signature du travail, et qu'elle a été attribuée plus tard à l'événement même.

Il faut aussi remarquer que cette date (1476) n'est qu'approximative en raison des informations du vieux globe de Mercator et de Gemma Frisius.

Du reste, nous possédons encore un témoignage contemporain, indirect, il faut bien l'avouer, que ce voyage de découverte a eu lieu avant 1474. Dans le musée de Gotha, on trouve actuellement une corne d'ivoire magnifiquement sculptée, trouvée près de Capua, dit-on. C'est probablement une poire à poudre. M. Bering- Lüsberg, qui a attiré mon attention sur cette pièce intéressante, est d'avis qu'elle n'a jamais servi. D'après les blasons nombreux qu'on y voit sculptés comme décoration, il semble qu'elle ait appartenu à Dorothea, la femme du roi Christian Ier, ou qu'elle lui avait été destinée. Sans doute, la reine n'avait pas emporté cet objet chez elle, car à cette époque une poire à poudre n'était pas un objet de voyage pour une reine. Il est plus que probable qu'il s'agissait d'un cadeau offert à la reine ou destiné à elle au nom de quelque ville ou de quelque prince d'Italie, selon les coutumes de ce temps, et la corne doit être rapportée chronologiquement au voyage d'Italie de 1474, car ce n'est qu'en cette année que la reine a visité ce pays en qualité de reine et avec son mari, et les sculptures, dont la poire est ornée, nous montrent qu'elle a été destinée à une reine régnante (tournois et scènes de chasse). Cette pièce d'art a été exécutée en Italie et pendant l'année en question. Nous devons attacher aux armes qu'elle représente une importance spéciale, quant au problème qui nous occupe. Nous y voyons, en effet, une représentation des armes du Groenland, un ours blanc, qui ne se trouvait pas dans celles des souverains de la maison d'Oldenbourg et de leurs reines avant Christian IV, sous le gouvernement duquel on a redécouvert le Groenland. Il faut se demander, en conséquence, pourquoi l'artiste italien a complété les armes de la reine Dorothea d'un élément qu'elles ne possédaient pas. La cause n'en peut être que celle-ci, à savoir

qu'il a voulu montrer qu'il savait bien que le roi Christian, mari de la Reine, avait augmenté les domaines des royaumes du Nord. Par ce fait on peut considérer **l'ours blanc, sculpté sur la poire à poudre**, comme une attention à l'adresse du couple royal, et sans doute la redécouverte faite par les danois du Groenland devait avoir été connue des princes d'Italie en 1474. Cette corne d'ivoire nous démontre donc que le voyage d'expédition n'a pas eu lieu en 1476, mais qu'il a été entrepris quelques années auparavant et probablement en 1472.

Comme tant d'autres monuments historiques de valeur, ce récit d'un voyage de découverte a subi une mauvaise fortune. Jusqu'à présent seulement quelques fragments ont reparu de-ci de-là; mais si l'on essaie d'assembler avec soin les débris recueillis, on voit qu'ils s'adaptent bien ensemble, de sorte qu'il ne faut pas douter que ces fragments ont formé, autrefois, une unité complète, et qu'ils nous donnent une idée de l'événement remarquable qui fut l'objet de l'élaboration du document original.